

LES ASPECTS MÉCONNUS DE LA LIBERTÉ BERGSONIENNE ¹

On cherche généralement dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* la formule complète et définitive de la conception bergsonienne de la liberté. Cette façon de procéder semble justifiée par le style d'une pensée qui s'était fait une règle d'aborder les problèmes les uns après les autres, et de résoudre chacun d'eux en lui-même. Mais la question est justement de savoir si l'*Essai* envisage le problème de la liberté sous tous ses aspects, ou bien si, au contraire, il ne laisserait pas pendantes des questions dont la solution serait contenue, au moins implicitement, dans les ouvrages postérieurs. Or l'historien qui s'applique à suivre les progrès de la doctrine, n'a pas de peine à constater que, si Bergson n'a jamais rien retiré des analyses de l'*Essai*, il les a prolongées et complétées par des indications qui en circonscrivent la portée.

I. L'exposition de la liberté est le sujet principal de l'*Essai* ; mais elle n'en est pas le thème fondamental. Elle n'est qu'un exemple, et une épreuve, choisis en raison de leur valeur significative mais aussi en fonction de l'actualité, pour illustrer et vérifier la découverte de la durée, qui entraîne à

¹ Les conclusions que nous résumons ici sont, comme celles que nous avons présentées sur l'intuition dans un travail antérieur, le fruit d'une exégèse minutieuse des textes. L'espace qui nous est départi ne nous permet pas d'apporter le détail de nos preuves. Nous nous proposons d'en faire l'objet d'une étude plus étendue.

reconnaître l'originalité de la vie consciente. Le troisième chapitre, qui couronne la démonstration, n'est pas une étude positive de l'activité humaine, mais une réfutation du déterminisme associationniste qui aboutit à opposer la causalité psychique à la causalité physique. La liberté y apparaît comme le caractère distinctif de cette causalité, prise dans son ensemble, sous une forme analogue (quoique non identique) au libre arbitre de la tradition philosophique antérieure. Mais le problème de la liberté morale n'y est traité à aucun moment.

II. C'est encore la question de la liberté qui constitue le point de départ et l'objectif dernier de *Matière et Mémoire*, bien que, au cours du livre, elle reste dans l'ombre des quatre problèmes de la perception, de la matière, de la mémoire et des rapports entre l'esprit et le corps. Il s'agit de savoir comment la causalité psychique, si elle est essentiellement différente de la causalité physique, peut s'y articuler dans un être incarné comme l'homme. L'explication se trouve dans la structure du système nerveux, qui interpose entre l'action du monde extérieur et la réaction de l'être vivant un système d'aiguillages d'autant plus savant que l'on s'élève davantage dans la série animale, et aussi, plus profondément, dans la tension de la conscience, qui lui permet de faire jouer leurs mécanismes d'une façon de plus en plus variée à mesure qu'elle embrasse une plus grande épaisseur de durée. D'où il résulte que l'indétermination d'abord découverte dans la causalité psychique est, quoique à des degrés divers, une propriété générale des corps vivants.

III. Viennent la comparaison de ces corps et l'observation du mouvement évolutif qui les a déposés successivement sur sa route. *L'Évolution créatrice* montrera que ce mouvement est essentiellement une marche à la liberté. Mais elle constatera aussi que la faculté de choix qu'il s'applique à développer ne s'épanouit, sur notre planète, que chez l'homme, en raison de son intellectualité qui ouvre la voie à la réflexion. Et elle conduira à en situer la source dans une puissance de création, qui

réalise, ou plutôt possède, la liberté sous une forme beaucoup plus pleine encore, parce que, produisant la matière par l'acte même qui engendre les formes, elle ne dépend d'aucune condition antécédente.

IV. Il ne restera plus alors qu'à considérer le jeu de la liberté chez l'homme dans la vie morale et religieuse, qui qualifie son espèce et, sous ses formes supérieures, l'élève au-dessus de sa condition naturelle. Cette considération réduit en apparence le rôle de l'intelligence, en montrant qu'elle est par elle-même incapable d'actionner la volonté, qui n'a d'autres moteurs que l'instinct, l'habitude, et la sensibilité profonde. Mais elle lui reconnaît en réalité une importance capitale. C'est l'intelligence qui transforme la *nécessité* actualisée par la pression sociale en une *obligation*, susceptible d'être discutée et par conséquent appelée à être consentie, en même temps que variable dans son contenu concret qui est modelé par l'invention. C'est elle, encore, qui développe en idées et en doctrine, propres à favoriser sa propagation et à prolonger ses effets, l'émotion supra-intellectuelle, parente de l'intuition, qui soulève l'âme au-dessus d'elle-même. C'est elle, enfin, qui, en assurant la pénétration de la morale ouverte dans la morale close et la consolidation de celle-là par celle-ci, constitue la morale complète, celle qui prépare l'homme par la discipline sociale à se libérer des contingences matérielles pour identifier sa volonté à la volonté divine. L'expérience mystique fournira la clef de tous ces avatars, en révélant au philosophe que la création est « une entreprise de Dieu pour créer des créateurs, pour s'adjoindre des êtres dignes de son amour ».

A l'historien qui en suit ainsi le développement à travers ses phases successives, la notion bergsonienne de la liberté apparaît, en fin de compte, de même que celle de l'intuition, comme une notion une dans son principe qui présente une gamme continue d'applications. Elle se définit en toute occurrence par l'indépendance de l'action, par la puissance de créer

du nouveau et de l'imprévisible. Or cette indépendance, dans sa plénitude, n'appartient qu'à Dieu, parce que Dieu seul n'a à compter avec aucune condition antécédente. Mais, sous des formes relatives, elle se retrouve, à des degrés divers, partout dans l'univers, sauf dans la matérialité, qui n'est d'ailleurs qu'une limite : on pourrait dire d'elle ce que Descartes disait de l'idée du Parfait, qu'elle est comme la marque de l'ouvrier sur son ouvrage. Il y a déjà dans tous les corps vivants une tentative et une amorce de liberté, puisqu'ils constituent tous des centres d'action, c'est-à-dire d'indétermination. Mais cette liberté, vers laquelle ils tendent, ne s'affirme que dans la mesure où la conscience se dégage : et la conscience n'achève de se dégager qu'avec la réflexion, qui (dans notre monde au moins) naît avec l'intelligence. L'intelligence ne s'affranchit de la sujétion de l'instinct, qui commence par la manœuvrer (comme on le voit dans la fonction fabulatrice), qu'avec le concours de la pression sociale, qui se fixe en habitudes : et la personnalité ne se libère qu'en s'affranchissant de cette pression, grâce à l'appui qu'elle en a d'abord reçu, pour s'ouvrir à l'action d'une force supérieure, qui se répand par l'intermédiaire du mysticisme et ne donne tous ses fruits qu'en lui. On commet donc une erreur d'interprétation quand on accuse notre auteur de réduire la liberté à la spontanéité, et de l'identifier purement et simplement à la sensibilité profonde. La vérité est seulement qu'il l'a d'abord découverte, en réaction contre l'associationnisme, dans la maturation psychique, et qu'il n'en a distingué que peu à peu les divers niveaux. Mais on n'a pas le droit d'immobiliser une doctrine, qui n'a jamais cessé de s'enrichir, dans les formules, encore partielles, dont elle a d'abord usé pour s'exprimer.

Léon HUSSON (Montpellier).